

Bruno Le Maire

Paul

Une amitié



folio

COLLECTION FOLIO

Bruno Le Maire

Paul

Une amitié

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2019.

*Couverture : Gerhard Richter, Fußgänger (Piétons),
1963 (détail) © Gerhard Richter 2020 (0167).*

Né en 1969, Bruno Le Maire est un homme politique et un écrivain français. Il est l'auteur de plusieurs livres aux Éditions Gallimard, dont *Musique absolue*, *Jours de pouvoir* et *Paul*.

Mais on meurt comme on
a vécu, et il est rare que cela
arrive autrement.

SAINT-SIMON

April is the cruellest month

T.S. ELIOT

I

Le lundi 23 juillet de cette année 2018 où je fis pour de bon la connaissance de Paul, je me trouvais à Buenos Aires, en plein hiver austral, pour la réunion des ministres des Finances du G20.

Nous avons parlé droits de douane, guerre commerciale, industrie automobile et agriculture, on pouvait dire sans risque de se tromper que les tensions étaient montées d'un cran depuis notre réunion de mars. La directrice générale du FMI avait fait état de ses craintes pour la croissance mondiale ; la présidence argentine également. Et le président de la Banque centrale européenne, Mario Draghi, avait déclaré dans son anglais précis aux accents italiens, en se raclant la gorge et avec une pointe d'ironie : « *Well! Things do not look so bad, but they could look better¹!* » Il avait provoqué le rire de la cinquantaine de

1. « Bon, les choses ne se présentent pas si mal, mais ça pourrait aller mieux ! »

ministres, de banquiers centraux et de directeurs du Trésor assis autour de la table rectangulaire du G20, mais sur son visage impassible retransmis sur grand écran, au fond de la salle, on devinait surtout de la gravité.

À Paris, la météo annonçait une canicule de plusieurs jours, avec des températures dépassant les 35° le jour, les 25° la nuit. À Buenos Aires, où je me trouvais depuis deux jours, il faisait un froid sec. Ce lundi 23 juillet, jour de mon départ, il était à peine huit heures ; il nous restait quatre heures à perdre avant de nous rendre à l'aéroport.

Dans le hall de l'hôtel nous attendait notre ambassadeur en Argentine, Pierre-Henri Guignard, debout, dans un manteau de laine bleu, une écharpe autour du cou. Nous avions été ensemble dans le cabinet de Dominique de Villepin en 2002. Depuis, nous ne nous étions jamais perdus de vue. Il nous précisa le programme que son équipe nous avait préparé : un tour rapide dans le jardin japonais, puis une visite de la Bibliothèque nationale dont Jorge Luis Borges avait été le directeur jusqu'en 1973, année du retour de Perón au pouvoir. Je demandai si nous ne pouvions pas aller directement à la Bibliothèque, consulter les manuscrits de Borges, plutôt que de nous promener dans un jardin japonais, mais Pierre-Henri insista ; un de ses conseillers renchérit, le jardin japonais de Buenos Aires valait le détour, du reste la Bibliothèque n'ouvrait pas avant dix heures.

Coincée entre deux véhicules de police, une Peugeot 508 à plaques diplomatiques stationnait devant la porte tambour, feux allumés, moteur ronronnant ; des volutes de fumée bleutée sortaient des échappements. Deux officiers de sécurité en costume anthracite nous ouvrirent chacun notre portière, la main ferme, en jetant des regards suspicieux alentour. Je me pliai en deux pour monter, Pierre-Henri fit de même, le cortège s'engagea dans la rue toutes sirènes hurlantes.

Des passants marchaient à pas pressés sur les trottoirs à petits pavés gris, ignorant les anges et les acanthes moulés au-dessus des entrées des immeubles haussmanniens ; un laveur de carreaux, son seau accroché à la grille d'un arbuste, passait lentement son chiffon sur la vitrine d'une boutique de mode dont les mannequins de plastique nus, d'un geste las, levaient le bras dans le vide.

Notre cortège tourna dans une ruelle en pente, accéléra, puis déboucha sur une avenue immense.

Je me tournai vers Pierre-Henri et lui demandai si le gouvernement argentin était satisfait de son G20, il me confirma que oui, le ministre des Finances avait trouvé les débats utiles, tout le monde pensait au début que cette réunion fin juillet ne servirait à rien, finalement avec les tensions commerciales chacun avait pu se parler, les canaux de discussion restaient ouverts : « Et puis sur le plan bilatéral, c'est bien que tu aies vu le président Macri et que tu lui aies redit que le président de la

République soutiendrait les demandes argentines au FMI ; c'est très bien. Tu comprends, Macri a lancé un programme de réformes qui met du temps à donner des résultats, l'inflation est toujours là et le peso ne remonte pas. Mais il doit réussir. S'il ne réussit pas, l'Argentine va replonger ; économiquement d'abord, politiquement ensuite. » Il se tut un instant et me rappela que l'Argentine avait été une des premières puissances économiques mondiales au début du siècle dernier et que cette histoire de chute nationale, cette relégation au milieu du peloton des grandes nations, les Argentins ne s'en étaient jamais remis : « C'est très difficile de faire des réformes économiques dans un pays qui a le sentiment que sa gloire est derrière lui. Ici, la monnaie de référence, ce n'est pas la monnaie nationale, le peso, c'est le dollar. Dès que quelqu'un a un peu d'argent, il le convertit en dollars. Le peso, pour beaucoup d'Argentins, restera toujours une monnaie fragile, il n'y a que le dollar qui vaille. Comment veux-tu retrouver une puissance économique dans une monnaie étrangère ? »

Des bâtiments années 70 se succédaient à vitesse accélérée, béton brut, entrées sombres, balcons étroits et poussiéreux, où pendait du linge. Ensuite défilèrent, derrière un rideau d'eucalyptus, les maisons bourgeoises du quartier résidentiel, avec leurs numéros inscrits en chiffres romains sur des plaques de faïence. Devant nous, les deux motards en uniformes rouge et blanc dansaient debout sur leur moto pour nous ouvrir la voie.

Pierre-Henri me montra du doigt un épais millefeuille de béton gris : « La Bibliothèque nationale. Nous irons tout à l'heure. » Je me penchai pour apercevoir le bâtiment et demandai quel souvenir avait laissé Jorge Luis Borges aux Argentins : en France, il était une référence, le grand écrivain par excellence, avec son œil droit mi-clos et le gauche grand ouvert et son regard définitivement aveugle, mais en Argentine ? Pierre-Henri ajusta son écharpe sur son manteau et toussa : « Borges, me dit-il, Borges en fait a toujours eu une relation ambiguë avec le pouvoir. Tu sais qu'il n'a jamais eu le prix Nobel de littérature ? On se demande pourquoi. Pourquoi un écrivain de cette importance, un cas unique sur le continent sud-américain, n'a pas eu le prix Nobel de littérature ? » Il se pencha en avant pour dire au chauffeur de ralentir, nous approchions du jardin japonais, entouré d'une palissade de bois rouge sang, derrière laquelle on devinait des arbres sombres. Puis il croisa les deux mains sur ses genoux, toussota et reprit : « Moi je crois que le comité Nobel lui a fait payer sa poignée de main à Pinochet. Il a serré la main à Pinochet, au début des années 60, il lui a rendu visite et il lui a serré la main en le félicitant d'avoir écrasé les communistes ; plus tard il s'est excusé, mais le comité Nobel avait fait une croix sur lui. Au passage, pour se justifier, il a aussi dit qu'il était un écrivain, pas un responsable politique, qu'il devait donc être jugé comme écrivain et pas comme

responsable politique, activité qu'il considérait d'ailleurs comme la plus misérable de toutes. »

Les deux motards venaient de se garer en épi au milieu du terre-plein circulaire à l'entrée du jardin japonais. Pied à terre, le casque sur la tête, ils veillaient à écarter les voitures et les innombrables deux-roues à coups de grands moulinets pour nous permettre de descendre en sécurité.

Quelle fascination ou quelle hésitation intérieure avait conduit Borges à serrer la main de Pinochet ? Était-ce la peur de la faiblesse des hommes et par conséquent le goût des plus brutaux d'entre eux, dictateurs, colonels montés en grade, militaires sanglés dans leurs uniformes impeccablement repassés ? Ou avait-il tout ignoré ?

Pierre-Henri me prit le bras : « Il faut descendre, monsieur le ministre. »

Le directeur du jardin attendait debout dans un rai de soleil tranchant. Il devait avoir une soixantaine d'années. Les traits japonais, il portait un costume gris clair, une chemise blanche, une cravate lie-de-vin avec de minuscules motifs triangulaires et parlait un anglais approximatif. Il me salua en inclinant le buste, avec un large sourire. Il me présenta deux membres de son équipe, une femme élégante et un homme tout ramassé sur lui-même, aux traits japonais eux aussi. Allongeant le bras, il me fit signe de franchir un portillon en acier qui conduisait au jardin : « *Please ! Come in !* »

Des bonsaïs de toutes formes étaient disposés devant une boutique de souvenirs, à l'ombre d'un auvent en bois clair. Devant la boutique, une pelouse vert acide avec un damier de pierres blanches arrêta le visiteur, surpris par cet ordre soudain au milieu du chaos de la ville. Au-delà, un petit monticule doucement arrondi ouvrait sur le jardin.

Le directeur rassembla notre délégation et de son anglais heurté nous raconta que le jardin avait été aménagé en 1967, en quelques semaines, dans le Parque Tres de Febrero, à l'occasion de la visite en Argentine du prince héritier du Japon : « *You know, it was a present for the Prince. You have a lot of Japanese people in Argentina. They wanted to honor the Prince. Then they created this garden*¹. » Il cligna des yeux. Sa chevelure noir de jais contrastait avec sa peau légèrement parcheminée, qui accusait son âge. Il poursuivit ses explications. Ses assistants ne cessaient de prendre des photos avec leur smartphone en me demandant de me tourner vers eux : « *Please, minister !* » Un oiseau jaillit d'un buisson dans un froissement de branches, sautilla sur le chemin goudronné, inclina sa tête, considérant la scène avec un étonnement qui dilatait son œil mauve et rond comme une baie de cassis, s'envola.

1. « C'était un cadeau pour le Prince. Il y a beaucoup de Japonais en Argentine. Ils voulaient faire honneur au Prince. Alors ils ont créé ce jardin. »

Bruno Le Maire

Paul

Une amitié

Dans le jardin japonais de Buenos Aires, en marge d'une réunion du G7, Bruno Le Maire voit revenir le souvenir de son ami Paul, emporté quelques semaines plus tôt par une tumeur au cerveau. Il se rappelle ses conseils, ses convictions, ses espoirs, ses encouragements, son courage face à la maladie.

Bruno Le Maire retrace les mois de cette amitié soudaine, avec sa tendresse et ses divergences. Il montre comment la littérature, la musique et les conseils de Paul ont accompagné son engagement politique.

« Un livre sensible, d'une surprenante sincérité, que la force de l'amitié n'altérera pas. »

Jérôme Garcin, *L'Obs*

« Avec une plume impeccable, Bruno Le Maire livre une méditation sur l'ambition et le pouvoir, le sens d'une vie et sa fragilité. »

Solenn de Royer, *Le Monde des livres*



Paul
Bruno Le Maire

Cette édition électronique du livre
Paul de Bruno Le Maire
a été réalisée le 22 octobre 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072883699 - Numéro d'édition : 362687).
Code Sodis : U31165 - ISBN : 9782072883729.
Numéro d'édition : 362690.